



# Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 14 | 15.04.2018

## **Un thé au crépuscule**

## **Réhabilitation de l'utopie (2)**

## **Les églises, à quoi bon?**

## **Le Saker nous parle**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

## Chers lecteurs,

La semaine que nous venons de vivre aura été l'une des séquences d'événements les plus folles de notre histoire. La montée en épingle puis la décomposition de l'affaire «Skripal», en Grande-Bretagne, a été subitement supplantée par une nouvelle accusation d'empoisonnement au gaz de populations civiles par le gouvernement syrien, tandis que la France, de son côté, déployait un dispositif militaire imposant pour évacuer quelque 250 «zadistes» écolo-hirsutes du site de Notre-Dame des Landes!

Dans la foulée, la «tweet-diplomatie» de Donald Trump annonçait des volées de missiles contre la Syrie et défiait les Russes d'y trouver la parade — comme si l'on vantait son service dans une partie de tennis!

Les menaces et les rumeurs s'enchaînent à une cadence de plus en plus frénétique, à une envergure de plus en plus démesurée, avec un vocabulaire de plus en plus déchaîné. Le temps de la réflexion est aboli et ceux qui devraient prendre ce temps, avec le recul critique qui l'accompagne, font le contraire: ils traquent le scepticisme au lieu de lui ouvrir toutes les tribunes. Je veux parler des journalistes officiels, bien entendu.

Pour le moment (samedi 14 avril),

les menaces occidentales n'ont abouti qu'à un feu d'artifice peu dévastateur, uniquement destiné à sauver la face. Si les événements de Syrie devaient dégénérer dans les jours à venir en un conflit régional, voire mondial, la responsabilité des médias de grand chemin, dans tous les pays impliqués, serait écrasante. En colportant sans restriction des accusations sans preuves et diffusant sans vérification des images choquantes, ils auront agi comme de véritables pousse-au-crime à la botte des pouvoirs militarisés qui ont remplacé les gouvernements dans les pays ex-démocratiques. Si cette escalade devait se dégonfler, la crédibilité de ces organes de propagande en prendrait encore un coup, que nous espérons fatal.

Sur l'évacuation armée de la ZAD, j'ai publié dans le *Matin Dimanche* de ce jour une tribune qui pourra surprendre certains lecteurs, prenant ouvertement le parti des écolo-anarchistes. Sur l'affaire syrienne, j'ai réalisé un entretien dramatique avec notre ami le *Saker*, en espérant de tout mon cœur que ses craintes et les miennes ne se réalisent pas.

Sommes-nous les seuls, dans le monde occidental, à penser que l'humanité vit ses heures les plus dangereuses depuis qu'elle est apparue sur terre?

Bonne lecture quand même!

SLOBODAN DESPOT



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot. Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.



*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## La cérémonie du thé

**IL EST ESSENTIEL DE S'ACCORDER UNE PAUSE THÉ CHAQUE APRÈS-MIDI. IL FAUT MÊME EN FAIRE UNE LITURGIE SANS MÉNAGER SON TEMPS. LA LIBERTÉ D'ESPRIT QU'ELLE NOUS ACCORDE PERMET DES VAGABONDAGES AUSSI TÊMÉRAIRES QU'INATTENDUS.**

Le rituel du *five o'clock tea* n'a pas empêché les malingres Anglais de conquérir le monde. Il les y a même aidés. Et chez les Japonais, c'est plus qu'une pause: un culte du recueillement, un exercice de concentration et une forme suprême d'hospitalité.

Le thé, ce ne sont pas de simples feuilles jetées dans un bol de «bouillante eau», comme chez les Bretons d'Astérix. Le thé, c'est tout ce qui entoure ce bol et ces feuilles. Le breuvage lui-même n'est pour ainsi dire qu'un prétexte — encore que la variété de thé et sa qualité soient cruciales pour les connaisseurs. La chorégraphie est déterminante. Avaler un thé à la va-vite — fût-ce un thé raffiné —, cela revient à manger un plat gastronomique à la cuillère à soupe dans une assiette en carton, debout au coin du comptoir.

La minutie de cette préparation nous rappelle que chaque geste de notre vie a un sens et qu'aucun ne devrait être machinal. Voici quelques années, j'ai séjourné pendant une semaine, tout seul, dans un ashram de Pondichéry. Je n'y faisais rien, que de m'écouter vivre. Et je m'y suis imbibé d'une pensée, accrochée toute seule au milieu d'un couloir nu, devant laquelle je passais tous les jours. Elle disait à peu près ceci:

*Si dans la vie nous cherchons la perfection, alors que chacun de nos gestes soit parfait. Si nous cherchons la beauté, que chaque expression de notre corps soit belle. La maîtrise et l'esthétique extérieures favorisent l'harmonie intérieure. Que voilà une évidence! Mais comme cette évidence est difficile à mettre en pratique.*

Je n'ai pu la réaliser — et encore, très imparfaitement — que dans le choix et la préparation du thé. J'aime me rendre dans certaines bonnes boutiques (elles sont rares, et toujours tenues par des fées thaumaturges et devineresses), ouvrir les grandes boîtes de fer blanc et humer à pleins poumons les herbes précieuses. Au bout de quelque temps, j'ai réussi à distinguer les origines, en particulier celles du thé vert. C'est tout un univers! Mais ce n'est pas tout. Il y a le choix de la théière, déterminant. Évitez celles en fonte japonaise, même si leurs formes vous charment: elles altèrent le goût. Préférez la porcelaine, éventuellement l'argent, et si vous êtes vraiment dandy, la terre cuite chinoise — en réservant chaque récipient pour une seule variété car la terre conserve la mémoire des arômes. Pour le reste, je n'ai que deux préceptes: préférez des bols ou des tasses de petite taille en

porcelaine blanche, pour bien apprécier la robe du breuvage; et n'utilisez qu'une longue cuillère en bois pour le dosage de l'herbe.

### L'HERBE QUI RÉVEILLE

Voici quelque temps déjà que j'avais envie d'écrire à propos du thé, après avoir un peu lu sur le sujet. Et j'ai pensé que cette semaine était la plus appropriée pour entamer ce chapitre. Pourquoi? Parce que nous n'avons jamais été aussi près de notre disparition en tant qu'espèce qu'en ce début du mois d'avril 2018, et que notre destinée commune est désormais entièrement entre les mains de Dieu (ou du hasard, pour contenter l'esprit trivial des athées). Se dire qu'il n'y a plus rien à faire est un grand soulagement. On peut tranquillement s'asseoir devant une tasse de thé fumant et attendre le grand éclair blanc à l'horizon. Lorsque la porcelaine commencera à tinter imperceptiblement dans le silence de notre salon, nous saurons que tout sera bientôt fini et nous savourerons notre dernière ration d'eau verdâtre avec une nonchalance non affectée. (Car nous n'aurons pas, bien entendu, l'inélégance de nous remettre à la philosophie rampante du «survivalisme», n'ayant aucun appétit pour les masques à gaz, les trous à rats et les lendemains cancéreux.)

Me conforte dans ce parfait égoïsme l'exemple d'un grand prédécesseur. George Orwell, le témoin capital et le plus urgent du XXe siècle, écrivain, journaliste et guerrier, avait composé sa méthode

de préparation du thé sur le ton péremptoire et pédant d'un sous-officier des Colonies. Sa recette est imbuvable et pétrie de parti pris: il ne reconnaît que le thé noir de Ceylon ou de l'Inde, prescrit un dosage de cheval et y ajoute... du lait! Il n'empêche. Que ce prophète dont toute la vie ne fut qu'un combat effréné contre l'abolition de l'homme ait pris le temps de s'occuper d'une «bonne tasse de thé» est un signe qui ne trompe pas. L'herbe magique nous aide à contempler l'horreur en face sans énerver — mais aussi sans nous étourdir. Les substances qui restreignent la lucidité sont à proscrire. C'est pourquoi, en termes de stupéfiants, je ne tolère que les élargisseurs de conscience et bannis les anesthésiques.

### L'INFUSION «FIN DU MONDE»

Cette semaine, par conséquent, j'ai pratiqué la *tea party* avec une componction religieuse. Quand je dis *party*, je pense à une foule de deux personnes au maximum, outre le chaiwala: au-delà commence la cacophonie et se forment les camps. J'ai donc invité Zoé, avec qui la conversation n'est jamais banale, et nous nous sommes installés sur ma véranda donnant sur les sommets enneigés des Alpes.

Zoé est l'une des rares personnes dans mon entourage à avoir perçu le puissant souffle métaphysique qui nous a tous enveloppés ces jours-ci. Cela s'est traduit chez elle par un malaise intuitif qu'elle ne savait comment rationaliser. Connaissant

son esprit pratique et la nature de ses préoccupations, je l'ai abordée de biais.

— Pensez-vous encore à votre combat scolaire ces jours-ci, Zoé?

— Oui, comme toujours. Mais... comment dire? Comme l'on pense à une chose extérieure, inerte. Comme on se souvient d'une visite dans un musée.

Elle se tut, comme surprise par ses propres mots. Durant toute sa vie de mère et de femme active, envers et contre tout, Zoé avait combattu la fabrique du crétin à quoi se réduit désormais l'éducation des masses en Europe.

— Découragée?

— Non. Mélancolique. J'ai tout fait pour alerter les gens, les parents, les professeurs et... vous voyez! Vous savez, à l'époque, j'étais même allée voir les partis politiques, un par un, en leur demandant ce qu'ils entendaient faire pour sauver l'école. J'étais déterminée à adhérer à celui qui appuierait ma lutte. Les radicaux n'avaient rien à dire sur le sujet. Les libéraux, eux, ne s'occupaient que d'économie. Les démocrates-chrétiens n'avaient que des «principes» sirupeux et vagues qu'ils étaient prêts à trahir au premier tournant. Finalement, seule l'UDC m'a clairement approuvée.

— Et les socialistes?

— Vous plaisantez? C'est deman-

der au loup de veiller sur la bergerie! Ils le *veulent*, le nivellement par le bas!

— Pas tous.

— Non, mais les exceptions n'ont aucune valeur statistique. Or en politique la quantité écrase la qualité, vous le savez bien. Quoiqu'au bout du compte, tout se vaut... Les pouvoirs se succèdent, gauche-droite-centre-et-ce-qu'on-voudra, mais la destruction des têtes se poursuit selon son agenda propre et inaccessible,

comme une constante climatique.

— Je ne vous ai jamais connue aussi cynique...

— Je ne suis pas cynique. Je ne suis plus en politique. Je n'ai pas à retenir mes mots. Et puis... qu'a-t-on à perdre?

Elle n'était plus en politique, et surtout elle était détendue, alerte, presque gaie. Le petit air de fin du monde a des effets tonifiants, me dis-je.

Elle me contemplait d'un drôle d'air pendant que je nous reversais des tasses, comme si elle avait deviné mes pensées.

— Vous pensez qu'on est vraiment au bord de...

De la *vitriification*: c'était sur ses lèvres, mais elle ne le dit pas.

— Je ne pense pas. Je raisonne plutôt, comme une machine logique. Je viens d'enregistrer un entretien avec le *Saker*, l'un des meilleurs



analystes du conflit des civilisations dans le monde. Comme moi, il redoute un engrenage de guerre américano-russe sans aucun processus de désescalade connu. Les jours à venir nous diront ce qu'il en est. Quant à moi, j'ai passé des mois et des années à étudier les lois de la dissuasion nucléaire. Ce jeu d'échecs grandeur nature est même au cœur de mon roman *Le Rayon bleu*.

La dissuasion est en effet un jeu, tout théorique. Sa vérification dans la réalité signifierait plus qu'un échec: ce serait la fin probable de l'humanité. C'est pourquoi il est impératif d'en respecter les règles. Même du temps de la crise des missiles à Cuba, on s'est efforcé de les respecter. Kennedy et Khrouchtchev s'écrivaient en privé. Bob Kennedy est allé rencontrer l'ambassadeur soviétique pour désamorcer la crise — parce que des deux côtés l'on croyait ferme à l'éventualité de la guerre.

Or, la guerre nucléaire, plus on y croit, plus on en est protégé.

C'est pourquoi je crois que nous en sommes beaucoup plus proches maintenant qu'en 1962. La situation est asymétrique: d'un côté, seuls les Américains, ces dernières années, ont envisagé des frappes préventives après avoir démantelé, sous Bush, le système de la destruction mutuelle assurée (*Mutual Assured Destruction*). Mais de l'autre, seuls les Russes préparent leur population à cette possibilité. En Amérique, comme en Europe, *personne* ne se préoccupe de cette question, qui est pourtant la plus grave qui se pose à l'humanité depuis qu'elle existe.

— Pour le moment, tout de même, le conflit se limite au théâtre syrien.

— Oui. Pour le moment. Mais voyez l'engrenage: la Syrie abrite des troupes et des bases russes. Si celles-ci sont attaquées, la Russie a promis de riposter en visant non seulement les missiles, mais leurs positions de lancement. Concrètement, des navires de guerre américains, par exemple. Or on voit mal

## PHOTO BIOGRAPHIE

### *Le printemps, Iséribles, 4.4.2018.*

Comment restituer le calme et la chaleur de ces humbles auberges de montagne suisses, où chaque chose est à sa place, si modeste et si effacée qu'elle soit? La veille de l'anniversaire de ma fille aînée, je me trouvais dans l'une de ces maisons de Heidi, loin d'elle, désespérant de lui trouver un cadeau. Puis, à ma table, devant mon thé, j'ai vu ce verre et ses fleurs encore non écloses, sur ce sous-plat en feutre si helvétique... Faute de mieux, je le lui ai envoyé. Mais y avait-il mieux à offrir à une jeune femme que cette incarnation de la sérénité printanière, cette garantie que la vie reviendra après n'importe quel hiver? (SD)



les États-Unis rentrer la queue entre les jambes en cas de destruction d'un de leurs bâtiments. La Russie — à la différence des USA — n'ayant pas beaucoup de cibles exposées hors de ses frontières, la réplique américaine devrait tôt ou tard frapper le territoire russe, donc le sanctuaire dont la violation constitue la ligne rouge...

— Raison de plus pour que personne ne bouge.

— Oui, si l'on a affaire à des gens rationnels. Le général Gallois, père de l'arme nucléaire française et théoricien de la dissuasion, faisait reposer tout l'édifice sur ce seul point: la *rationalité*. Aucun dirigeant, selon lui, ne serait assez fou pour exposer son pays et sa propre personne à la destruction assurée. Et ils n'ont pour le moment aucune planète de rechange. Et pourtant! A l'heure qu'il est, selon toute probabilité, le seul contact rationnel entre les deux puissances est assuré par les militaires. Les politiques ne se parlent pas. Comment parler avec des gens qui déversent sur vous des tombeaux d'insultes et d'accusations sans preuves?

— Cela laisse songeur. Il suffit de voir les têtes d'énergumènes d'un Boris Johnson ou d'un McCain ou de lire les tweets de Trump pour comprendre qu'on a crevé le plafond. Plus rien n'existe à leurs yeux: ni la raison, ni la vérité des faits, ni le droit international... rien.

— Les Anglo-Saxons se rendent compte pour la première fois en deux siècles que leur suprématie globale est terminée. Leur système fondé

sur l'expansion infinie de la rapine a atteint ses limites naturelles. Du coup, ils tapent du pied, ils lancent des cendriers et ils cassent des vases comme des pétasses hystériques.

— Comme Hillary le soir de sa défaite!

— Comme Hillary. Avec un doigt sur le bouton rouge, quand même...

Nous nous mîmes à rire. Puis, soudain, Zoé prit un air pensif et me fit remarquer:

— Qui d'autre que nous dans ce pays évoque ces choses en ce moment?

— Peu de monde, probablement. Et c'est normal.

— Pourquoi?

— En parler ou non, d'abord, cela ne change rien. Ensuite, cela montre à quel point les populations sont déconnectées des pouvoirs. Les citoyens ne forment plus des communautés nationales. Ce que font leurs gouvernements ne les concerne plus. Sinon, les agissements du candidat mandchou qui leur sert de président auraient déjà jeté des centaines de milliers de Français dans les rues de Paris. On peut encore se mobiliser pour des plans de retraite ou des baisses de pouvoir d'achat. Se mobiliser pour sa survie et celle de son peuple, c'est désormais totalement hors de propos.

— Alors autant boire son thé.

— C'est ce que je vous dis. Je remets une deuxième infusion du même ou l'on essaie une autre variété?

(A suivre.)

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## De la Cité du Soleil à la *Global democratic marketplace*

**D**EUZIÈME ÉPISODE DE NOTRE SÉRIE CONSACRÉE À L'UTOPIE, EN COMPAGNIE D'ARMAND MATTELART, DONT *L'HISTOIRE DE L'UTOPIE PLANÉTAIRE* TRAVERSE LES SIÈCLES, DE THOMAS MORE JUSQU'À LA FIN DU XXE SIÈCLE, POUR NOUS DONNER UNE VISION DE LA TRANSFORMATION DE L'UTOPIE, D'UNE CITÉ IDÉALE À LA GLOBALISATION.

Le seul reproche que l'on puisse faire au livre d'Armand Mattelart, c'est de dater de 1999, et donc d'avoir du coup raté les presque deux décennies «passionnantes» de ce début de siècle, avec l'explosion de l'Internet et surtout l'émergence de ces merveilleux réseaux dits «sociaux», cette nouvelle «utopie»!

Son *Histoire de l'utopie planétaire. De la cité prophétique à la société globale* (La Découverte, 1999; « La Découverte/Poche », 2000) débute naturellement avec la découverte de l'Amérique et Thomas More. Avec la Renaissance et les grands voyages de découverte, le désir de paix universelle passe par une quête d'un espace sans frontière, la disparition des États-nations étant le remède aux guerres et à la barbarie. Au seuil du XVIIIe siècle, après que Louis XIV a mis l'Europe à feu et à sang, l'abbé de Saint-Pierre élabore un grand projet de «corps européen», baptisé «système de la paix perpétuelle» et annonçant l'instauration d'un «gouvernement mondial». À la veille de la Révolution française, son plan inspirera la première utopie liée au pouvoir de la presse, vecteur

de la fraternité entre les peuples, et annonce Kant et son *Projet de paix perpétuelle*. L'année même où les États-Unis accèdent à l'indépendance, l'utopie d'Adam Smith repose sur une «République mercantile universelle». Déjà! C'est l'amorce de l'idéologie des échanges commerciaux comme garantie de la paix universelle, qui mènera le monde là où il est.

Au début du XVIIe siècle, avec Tommaso Campanella, l'auteur de *La Città del Sole*<sup>1</sup>, et Francis Bacon, chancelier d'Angleterre, auteur de *The New Atlantis*<sup>2</sup>, la construction utopique du monde change de forme: le référent techno-scientifique y occupe désormais une place prépondérante. Alors que les Utopiens «ne laissent jamais le progrès technique ou matériel dévorer leur âme [...]», car More, sans refuser pour autant tout progrès technique, a une conception spiritualiste de la vie individuelle et collective, la science et le progrès technique sont dorénavant partie intégrante des utopies futures. Et les premières dystopies (c'est-à-dire les anti-utopies) seront forgées contre ce «matérialisme[3]»,



au premier chef avec le roman épique de Savinien de Cyrano de Bergerac, *l'Histoire comique contenant les États et Empires de la Lune*[4], publié en 1657, deux ans après la mort de son auteur. Un peu plus tard, avec *Gulliver's Travels*<sup>5</sup>, Jonathan Swift raille le mythe d'une science sans abus et d'une technique au-dessus de la société. À quoi s'ajoute, pour ces auteurs, Swift comme Bernard de Mandeville[6], une différence de taille avec leurs prédécesseurs — dont Grotius en particulier — : ils sont convaincus de la méchanceté naturelle de l'individu. À ceux qui affirment que, pour les peuples dévoyés par l'esprit de la civilisation, le retour à la frugalité de la nature est la clé du bonheur, Swift rétorque : « *Sans vices, il n'y a ni société ni civilisation* ».

Au siècle des Lumières, la cité précolombienne idéalisée par Garcilaso de la Vega séduit les Encyclopédistes, et le XVIIIe siècle sera celui de l'éclosion d'un nombre incalculable de projets utopistes. Nous y reviendrons plus en détail la semaine prochaine. Mais on ne peut passer sur cette période sans parler du livre de Louis Sébastien Mercier, *L'an 2440. Rêve s'il en fut jamais* (1771), ne serait-ce que parce qu'il est le premier récit d'anticipation. C'est aussi la première utopie à traiter de la communauté universelle à partir d'un média exis-

tant, la presse. Si dans son *Discours sur les sciences et les arts*, Rousseau stigmatisait les « *désordres affreux que l'imprimerie a déjà causés en Europe*[7] », Mercier au contraire loue les bienfaits de cette « grande révolution », s'inscrivant ainsi dans la lignée de l'abbé de Saint-Pierre : « *Des livres excellents écrits par des hommes sublimes ont été comme autant de flambeaux qui ont servi à en allumer mille autres.* » Mais Mercier va à contre-courant de son siècle sur un point : sa misogynie, cantonnant les femmes aux « fonctions intérieures de la maison », alors que le XVIIIe siècle est celui de la mixité dans tous les aspects de la

vie sociale. Caractéristique qu'il partage avec Restif de la Bretonne qui, dans *La Découverte australe par un homme volant*<sup>8</sup>, autre roman d'anticipation, imagine non seulement des

machines volantes, mais aussi l'hybridation comme moyen d'améliorer les races humaines. En quelque sorte transhumaniste avant l'heure !

Après la science, c'est l'économie et l'ouverture du commerce qui vont annexer les utopies. À commencer par Adam Smith, avec *Inquiry into the Nature of the Wealth of Nations*<sup>9</sup>. Le caractère spontané de la « République mercantile universelle » contraste avec le volontarisme des projets de « paix universelle ». Et l'individualisme, l'une des causes, selon



More, de l'aggravation des injustices sociales, devient principe d'avenir et voie alternative vers l'égalité et la liberté. Mais comme nous reviendrons sur le XVIIIe siècle, passons directement au XIXe.

Saint-Simon, Condorcet et Auguste Comte: avec ce trio, on entre dans la «planète positive», qui marque la première moitié du XIXe siècle avec, pour Comte, un retour en force du prosélytisme chrétien: la république spirituelle occidentale aura pour tâche principale de convertir les quatre autres cinquièmes de la planète. Ce siècle est aussi celui du socialisme naissant, avec Charles Fourier, Pierre Leroux, Flora Tristan, et nombre de penseurs dont les idées ont ensuite été reprises, bien que leurs noms soient bien souvent tombés dans l'oubli. Puis vinrent Marx et Engels, mais aussi Pierre Joseph Proudhon, le précurseur de l'anarchisme individualiste, dont les signes de la rivalité avec Marx marqueront durant des décennies le mouvement socialiste. Mais le XIXe siècle est aussi celui d'Hugo et de Verne. Avec *Robur-le-conquérant*<sup>10</sup>, Jules Verne poursuit dans la veine des utopies technico-scientifiques, alors qu'Herbert George Wells, notamment dans ses *Récits d'anticipation*[11], après Samuel Butler dans *Erewhon* (1872) [12] (anagramme de *No Where*) questionnent la nature du progrès à l'âge industriel.

Au XXe siècle, ce sont les dystopies qui tiennent le haut du pavé. Aldous Huxley et son *Meilleur des*

*mondes*[13], George Orwell avec 1984[14], Evguéni Zamiatine avec *Nous*[15], entre autres: c'en est bel et bien fini des utopies positives. Les régimes totalitaires et deux guerres mondiales sont passées par là, les premiers remplacés depuis par le millénarisme de la *global democratic marketplace*, les secondes par d'autres guerres, pas encore mondiales, mais qui sait?

~~~~~  
NOTES

1. Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil*, Éditions Ressonvances, 1999. L'œuvre parut initialement en latin, sous le titre *Civitas Solis*.
2. Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, «Garnier-Flammarion», 1995.
3. Ce terme apparaît au XVIIIe siècle.
4. Savinien de Cyrano de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune; Les États et Empires du Soleil*, «Folio classique», 2004.
5. Jonathan Swift, *Voyages de Gulliver*, «Folio classique», 2003.
6. Bernard de Mandeville, *La fable des abeilles*, «Pocket Agora», 2017.
7. Une raison de plus de détester Rousseau...
8. À ma connaissance, ce livre n'est disponible dans aucune édition.
9. Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, «Garnier-Flammarion», 2 volumes, 1999.
10. Jules Verne, *Robur-le-conquérant*, «Le Livre de poche», 2005.
11. Herbert George Wells, *Récits d'anticipation*, Le Mercure de France, 1988.
12. Samuel Butler, *Erewhon*, Gallimard, «L'imaginaire», 2005.
13. Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, «Pocket», 2017.
14. George Orwell, 1984, «Folio», 1972.
15. Evgueni Zamiatine, *Nous*, Actes Sud, 2017.

ENFUMAGES par Eric Werner

## A quoi servent encore les églises?

**D**E MÊME QUE LES ÉGLISES SE PASSENT AUJOURD'HUI TRÈS BIEN DU CHRISTIANISME, LE CHRISTIANISME, LUI, SE PASSE TRÈS BIEN DES ÉGLISES.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, on s'interrogeait sur l'utilité des églises. Voici ce qu'écrivait La Bruyère: *«Qui pourrait s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettait devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, et qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un discours préparé, tendre et pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvements qui les mettent en sueur et qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme chrétien et raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre et à faire son salut?»*[1]

La Bruyère pense qu'on peut très bien se passer des églises pour faire son salut, autrement dit mener une vie raisonnable, et par là même accéder à un certain bonheur («félicité»). A l'époque il était risqué de le dire. Mais il le dit. Il met la pensée contraire sur le compte de «l'usage», autrement dit de la coutume, qu'il juge déraisonnable. Ce qu'effectivement elle est bien souvent. Aujourd'hui on ne risque plus grand-chose à le dire. Mais personne non plus ne le dit. Quel sens cela aurait-il? Qui songe aujourd'hui encore «à ne se point perdre», pour reprendre les termes de La Bruyère? A «faire son salut»? D'une part, les hommes ont cessé de

se poser le problème, et d'autre part, continueraient-ils à se le poser, que les églises ne leur seraient plus d'aucun secours dans ce domaine. Car elles aussi ont cessé de se le poser.

Que se posent-elles, en fait, comme problèmes? On peut s'en faire une petite idée en feuilletant la presse dite religieuse. Ainsi, le tous-ménages protestant que je trouve au début de chaque mois dans ma boîte aux lettres a consacré son dernier numéro à la formation des imams à la Faculté de théologie protestante de Genève. C'est une première réponse. Le même périodique avait consacré son avant-dernier numéro au mariage pour tous[2]. Je sais qu'il ne faut pas généraliser. Mais chacun voit bien quelles sont aujourd'hui les préoccupations des églises protestantes. La Bruyère vivrait-il aujourd'hui qu'il ne manquerait pas de les commenter dans son chapitre sur les «usages». Car elles relèvent de l'usage, autrement dit des mœurs, de la coutume. Les églises protestantes suivent les mœurs, la coutume, imitent donc ce qui se fait autour d'elles. Au passage, on relèvera que la presse dite religieuse défend les mêmes positions exactement que la presse non religieuse. Les contenus sont rigoureusement interchangeables.

Passons maintenant à l'Église catholique. En 2017, le pape a dit qu'il fallait «rendre légale l'immigration illégale». Il a proposé 21 mesures pour la «protéger», y incluant le regroupement familial et d'autres mesures similaires[3]. Il a également critiqué «le soi-disant devoir moral de conserver l'identité culturelle et religieuse d'origine»[4]. Il parlait des Européens. Lui aussi est donc dans l'imitation, le suivisme. C'est un choix possible. Il est même possible que si le pape entend aujourd'hui rester pape (et ne pas être démissionné), il n'a d'autre choix possible que de tenir ce discours-là. C'est le seul possible. Mais on n'empêchera personne non plus de se dire, comme le faisait La Bruyère il y a trois siècles: à quoi bon les églises? A quoi ça sert? Et à l'étape suivante: pourquoi, tout simplement, ne pas s'en passer? *Faire sans?*

Il y a eu deux grands papes à l'époque récente. Le premier est Pie XI, avec son encyclique *Divini Redemptoris* sur le communisme (1937), et plus récemment Benoît XVI avec son discours de Ratisbonne sur l'islam. L'un comme l'autre ont dit des paroles de vérité. De telles paroles sont extrêmement rares au sein des églises. Le plus souvent ce qui se dit non seulement n'a rien à voir avec la vérité mais sert plutôt à l'occulter. On est dans la communication. Mais là, exceptionnellement, des papes ont dit la vérité. Peut-être pas toute la vérité, mais quand même une partie. Et également rien que la vérité. Du communisme, Pie XI a en

effet dit qu'il était «intrinsèquement pervers». Personne, par la suite, ne s'est jamais plus exprimé de la sorte au sein de l'Église catholique. Rien, au contraire, n'a été épargné pour faire oublier cette parole iconoclaste, la recouvrir de paroles apaisantes, accommodantes.

Cet effort d'occultation a été fort bien décrit par Alain Besançon dans un livre récent, livre pointant en particulier le concile Vatican II et les textes du concile sur le communisme. Alain Besançon insiste ainsi sur le fait que ces textes s'inscrivent très *en retrait* par rapport à la grande encyclique de Pie XI[5]. Ils ne traitent d'ailleurs plus du communisme, mais de l'athéisme en général: une manière de noyer le poisson. Alors qu'en un quart de siècle la compréhension qu'on avait du communisme aurait normalement dû progresser, s'approfondir, c'est l'inverse exactement qui s'est produit. En cause principalement, l'adaptation aux exigences du moment (*Aggiornamento*), et ce qui, à l'époque, en a été la traduction concrète dans ce domaine: l'*Ostpolitik*, le «dialogue» avec l'Est. Les principales victimes en ont été les fidèles catholiques en proie aux persécutions.

Pie XI, on le sait, s'est également illustré par une autre grande encyclique, *Mit brennender Sorge*, consacrée, elle, au nazisme. Ce n'est pas en vain que ces deux textes ont été publiés à quelques jours seulement de distance l'un de l'autre. L'intention était de souligner la parenté d'inspiration profonde entre ces

deux espèces antagonistes de totalitarisme: antagonistes, mais en fait issues de la même souche (c'est le thème même de Hannah Arendt dans *The Origins of Totalitarianism*, qui paraîtra une quinzaine d'années plus tard).

Quant à Benoît XVI, il a su dire sur l'islam ce qu'il fallait exactement en dire. Il n'a pas dit que l'islam était «intrinsèquement pervers», mais il a su trouver les mots qu'il fallait pour parler d'un certain nombre de traits intrinsèquement et consubstantiellement liés, de fait, à l'islam, et à ce titre systématiquement occultés, tabouisés. Il est très mal venu aujourd'hui d'en parler, en particulier dans les églises (je parle ici des églises occidentales: il faudrait ici mettre à part les églises orientales), et en règle générale personne ne le fait. C'est beaucoup trop dangereux. Le pape Benoît XVI, lui, ne s'est pas laissé intimider. Il en a parlé. Comme on le sait, cela lui a coûté son poste.

Ce sont des moments rares, à vrai dire exceptionnels. De Pie XI et de Benoît XVI, on peut réellement dire qu'ils «ne se sont point perdus», qu'ils ont fait leur salut. Ces moments-là sont aussi ceux où les églises méritent réellement d'être dites chrétiennes. Il y a ici confluence entre le christianisme et les églises. Mais ces points de rencontre, encore une fois, sont rares. En fait, ils sont accidentels. Il y a longtemps que le christianisme, le vrai, l'authentique, a divorcé des églises, églises auxquelles ne le relie

plus que «l'usage», l'habitude. On est habitué depuis toujours à associer le christianisme aux églises. Mais ce n'est qu'un usage, une habitude. En réalité, le christianisme ne vit, ne s'épanouit bien qu'en dehors des églises. Ce qu'avaient bien compris un certain nombre d'esprits de la Renaissance: Montaigne, Érasme, etc. Ce sera l'une des intuitions aussi de Rousseau.

Une habitude, donc, rien d'autre qu'une habitude. Qui plus est, cette habitude elle-même est en voie de disparition. De même que les églises se passent aujourd'hui très bien du christianisme (en fait, elles s'en sont toujours très bien passées), le christianisme, lui, se passe aujourd'hui très bien des églises. Non seulement il n'a plus besoin d'elles pour être ce qu'il est, mais le fait de s'en être détaché lui a plutôt été bénéfique. Les défaillances des églises, leurs compromissions diverses et variées ne le concernent plus en rien. Qu'elles fassent ce qui leur chante, ce n'est plus son affaire.

~~~~~  
NOTES

1. La Bruyère, *Les Caractères*, «De quelques usages», § 27.
2. Cf. mon article dans l'Antipresse 116, 18 février 2018.
3. *Le Figaro*, 23 août 2017.
4. *Le Figaro*, 29 septembre 2017.
5. Alain Besançon, *Problèmes religieux contemporains*, Éditions de Fallois, 2015, en particulier le chapitre IV.

## Passager clandestin

# Le Saker: la course à l'apocalypse de l'Empire américain devenu fou

**A** QUELQUES HEURES D'UNE POSSIBLE GUERRE TOTALE, UN ENTRETIEN LUCIDE ET ESSENTIEL SUR LA SEMAINE LA PLUS DANGEREUSE DE L'HISTOIRE HUMAINE.

Depuis 2007, le Saker arpente sur son blog le fossé béant qui sépare l'Occident de la Russie. Suisse d'origine russe, établi en Floride, il a une connaissance profonde des trois mondes: la Russie, l'Europe et l'Empire atlantique.



ton sous un autre nom», plus agressive que jamais.

Aujourd'hui, le Saker nous décrit une Amérique aux abois, profondément divisée entre une élite sans aucun contact avec la réalité et une population réduite à la servi-

tude. Pour cet empire à la dérive, la guerre totale semble la seule issue.

Lors de notre précédent entretien (Antipresse n° 52 du 27 novembre 2016), au lendemain de l'élection surprise de Donald Trump, il avait exprimé son soulagement et ses espoirs de paix. Le nouveau président ne promettait-il pas de mettre fin à l'impérialisme global des néoconservateurs et de s'occuper de redresser intérieurement l'Amérique?

Avec la dernière provocation en Syrie — dénoncée des semaines à l'avance par le gouvernement russe —, le monde se retrouve au seuil d'une guerre nucléaire. L'ultime liaison rationnelle entre les puissances est assurée par les militaires. Leur sang-froid l'emportera-t-il sur la démence des *néocons*?

Il ne pouvait rien arriver de pire à la paix dans le monde, pensait-on à l'époque, que l'élection d'Hillary Clinton. Or le rouquin tweeteur a démenti ces pronostics. De concessions en reculades, cet «homme sans aucun courage» a permis le rétablissement d'une «administration Clin-

Nous voulons l'ignorer, mais l'humanité est sans doute en train de vivre la semaine la plus dangereuse pour sa survie depuis qu'elle existe sur terre.

- Entretien réalisé par Slobodan Despot le 11 avril 2018, à écouter sur SoudCloud (38 minutes).

## TURBULENCES

### SYRIE | Journaliste BBC victime d'un éclair de lucidité

Riam Dalati, producteur à la BBC, avait eu un instant de sincérité face à la campagne de propagande orchestrée autour de l'attaque au gaz de Douma :

«Lassé et dégoûté de voir les activistes et les rebelles utiliser les cadavres d'enfants morts pour fabriquer des mises en scène émouvantes à destination de l'Occident. Et après ils s'étonnent pourquoi certains journalistes sérieux s'interrogent sur une partie de la narrative.»

...Mais il a rapidement retiré son tweet, dont la copie d'écran a continué de circuler sur les réseaux. A ceux qui ont dénoncé l'autocensure, il a répondu que son «tweet original avait été à juste titre jugé en

rupture avec [sa] politique éditoriale à cause de l'emploi de "lassé et dégoûté"».

Le courage ne dure qu'un temps. Quant à «certains journalistes sérieux» sur le sujet, telle Vanessa Beeley, ils sont dénoncés comme «agents d'Assad» sitôt qu'ils mettent en doute la narrative complaisamment déployée, notamment, par la BBC...

*Mais encore:*

### FRANCE | La Russie ne fournira plus d'Antonov

### FAKE NEWS | BHL se surpasse

### MŒURS | Saoud-porn



### **Pain de méninges**

#### **DE L'ENGAGEMENT**

«Tant que vous ne vous engagez pas, il y a hésitation, la possibilité de se rétracter demeure et l'inefficacité domine. En ce qui concerne tous les actes d'initiatives et de création, il est une vérité élémentaire dont l'ignorance élimine d'innombrables idées et fait avorter des projets splendides: Dès le moment où l'on s'engage pleinement, la providence se met également en marche. Pour vous aider, se mettent en oeuvre toutes sortes de choses, qui sinon n'auraient jamais eu lieu. Tout un flot d'évènements découlent de cette décision, créant en votre faveur toutes sortes d'incidents imprévus, des rencontres et des aides matérielles que vous n'auriez jamais rêvé de voir sur votre chemin. J'ai acquis un respect profond pour un des couplets de Goethe: "Quoi que vous puissiez faire ou rêver, vous pouvez le faire, commencez. L'audace a du génie, de la puissance et de la magie."»

— W. H. Murray, *The Scottish Himalayan Expedition* (1951)